

Deux ou trois des amies qu'elle s'était faites à l'atelier, et qui enviaient sa beauté, ne lui ménageaient pas les conseils, à ce propos.

A plusieurs reprises, elle faillit être entraînée à des parties improvisées auxquelles sa bonne foi naïve consentait, mais qui étant de dangers auxquels sa nature énergique la fit échapper.

Devenue, dès lors, prudente, elle cessa toute liaison avec ses camarades, aimant mieux vivre seule, ne ressentant pas le besoin d'une amitié pour la consoler ou la soutenir, — certaine de toujours trouver en elle-même la force qu'il lui fallait contre les orages de la vie, — certaine aussi que son besoin d'affection trouverait à s'épancher sur son fils qu'elle adorait.

Et c'est ainsi que les années s'enfuirent.

Les mois succédèrent aux mois, les années aux années, et tous les matins, à la même heure régulière, Albine sortait de chez elle, descendait la rue du Mont-Cenis, suivait un moment les boulevards extérieurs et gagnait l'atelier, où avant tout le monde, été, hiver, automne et printemps, était arrivée madame Clinchard.

Dix années s'écoulèrent et aucun événement important ne rompit l'uniformité de cette vie.

Albine, à trente ans, paraissait vieille. Une ride creusait son front.

Ses doux yeux, d'un bleu si profond, s'étaient ternis et ils étaient entourés maintenant d'un large cercle jaunâtre.

De longs fils d'argent couraient dans ses cheveux et sur ses lèvres flétries jamais ne jouait un sourire !...

A trente ans !

Madame Clinchard l'avait fait monter en grade, au fur et à mesure qu'elle acquérait plus d'habileté, plus d'intelligence des travaux qu'on lui confiait.

Au bout de dix ans, elle gagnait cinq francs par jour, mais comme elle n'avait pas abandonné le petit cabinet de la rue du Mont-Cenis, auquel elle s'était attaché avec une sorte de superstition, ce salaire lui suffisait.

Paul allait à l'école, il apprenait vite et sa pétulance emplissait de cris, d'éclats de rire, de soleil enfin, la tristesse de ce cabinet.

Madame Clinchard, — ces dix ans passés, — s'était prise d'une sympathie bizarre pour Albine, — s'il est possible d'appeler de ce nom le sentiment qu'elle éprouvait.

Elle croyait reconnaître chez la jeune paysanne la rudesse, l'astuce, la persévérance qui étaient les côtés de son propre caractère à elle-même, et elle ne connaissait pas assez Albine pour deviner que cette rudesse n'était que de la timidité, que l'astuce n'existait pas et qu'elle était au contraire remplacée par une naïveté que les malheurs n'avaient pas fait disparaître, enfin que la persévérance, — elle existait celle-là, — n'était amenée par aucune ambition, ni par l'envie de faire fortune, ni par le besoin d'échapper à une position subalterne.

Elle se trompa donc sur Albine, mais ne s'en rendit jamais compte.

Croyant reconnaître des affinités de tempérament, elle se rapprocha d'elle.

Cette amitié ne changea rien à la situation qu'elle lui

avait faite, ne se manifesta par aucun conseil, par aucun service, par aucune parole.

A peine Albine elle-même s'en douta-t-elle.

Tout ce que put faire madame Clinchard, ce fut de la regarder avec moins de dureté que les autres ouvrières, de lui donner de jour en jour les ouvrages les plus difficiles, comme si elle avait au contraire pris à tâche de l'embarrasser, et ainsi, de lui faire attirer quelque réprimande.

Cinq ans après, Albine Mirande était première ouvrière chez madame Clinchard.

Elle gagna alors dix francs par jour.

Elle se vit riche, désormais à l'abri de la misère.

Une petite chambre propre se trouva vacante, dans sa maison, auprès de son cabinet, dont la lucarne avait éclairé, depuis quinze années, bien des larmes, des désespoirs secrets et des ennuis mortels : elle la loua, la meubla, et y installa son fils.

Celui-ci fut mis en pension et ne revint plus que le soir.

Sur ces dix francs quotidiens, huit étaient sacrifiés à l'éducation, au bien-être de Paul.

La mère déployait des ressources d'imagination extraordinaires pour réduire encore de quelques sous la maigre somme dont elle avait besoin pour elle-même.

Que de prodiges il lui fallut pour rester propre, et même coquette, avec cela !

Et l'enfant, lui aussi, était propre et coquet.

Il était très grand, maintenant, — avait grandi tout d'un coup, ce qui rendait sa santé quelque peu chancelante, — son visage était fin, distingué et fier, — mais s'il avait la beauté aristocratique de son père, il avait de plus que lui, les yeux bleus, le regard long, les cheveux blonds et soyeux de sa mère.

Ses mains étaient petites, ses pieds cambrés ; avec l'âge ses épaules s'élargiraient, sa taille s'assouplirait ; il promettait d'être un joli cavalier, et sa mère, dans les rares, bien rares fois qu'elle sortait avec lui, était tout orgueilleuse de l'avoir à son bras.

Il avait quinze ans !... C'était l'âge, déjà, des réflexions, des observations embarrassantes, des questions indiscrètes, et la pauvre mère le devinait souvent quand elle voyait, sans motif, une ombre s'épancher sur le visage de son bien-aimé fils.

Que pensait-il, et que lui demanderait-il un jour ?

Ce fut à cette époque, pourtant, où elle entrevoyait des angoisses nouvelles, qu'un bonheur inespéré lui advint, — de là où jamais elle n'avait rien attendu.

Un matin, elle arriva rue de Clichy et frappa à l'atelier dont elle fut étonnée de trouver la porte close.

Elle prit patience en se promenant sur le trottoir.

D'autres ouvrières arrivaient ; l'atelier, au complet, fut bientôt là, attroupé, anxieux.

Seule, madame Clinchard manquait.

C'était la première fois depuis quinze ans, depuis trente ans... depuis toujours !

Une petite bossue, souffreteuse, murmura, en frissonnant sous la gelée de décembre :

— Il faut qu'elle soit malade ! Et gravement !...

Une autre dit, les mains fourrées sous son paletot :